

Roland Urbain

Libres parcours de côtelettes d'aurochs

Résumé : En garnissant les rameaux du buisson de l'évolution au fil de ses découvertes et de son travail de compréhension et d'explication, le paléanthropologue participe à nous permettre de nous situer dans l'espace et dans le temps, et nous donne la possibilité d'appréhender quelque peu notre identité. La question métaphysique n'est jamais bien loin.

Il s'agit de reconnaître la place et le domaine de chaque discipline sans oublier de situer dans le questionnement global, les représentations, les conceptions et les convictions de chacune et de chacun. Celles-ci ne peuvent s'exprimer au mépris des faits établis par les sciences, ce qui est le cas du créationnisme.

Les réflexions formulées dans ce travail s'articulent autour de trois axes : la question du sens dans une perspective qui n'est pas technicienne ; les incidences de la quête des origines sur la personne humaine ; la signification des côtelettes d'aurochs aux côtés de l'Homme de Loschbour.

Mots-clés : Société globalisante – Société marchande – Origine de l'homme – Identité personnelle – Sens – Epistémologie – Métaphysique.

L'audace du « Groupe de Travail Loschbour » doit être ici soulignée : il n'est pas banal en effet de confier la rédaction d'un article à insérer dans un ouvrage intelligent, à un ignorant de la discipline. Mais la demande initiale de mettre en relief, sinon en question, le travail du paléanthropologue à partir de la signification de la quête humaine des origines, m'a séduit.

Dans ce qui suit, je vais donc tenter de faire sens, non pas dans une perspective technicienne qui me reste étrangère, mais dans une perspective épistémologique visant à repérer ce que nous voulons à connaître nos origines.

« Qu'est-ce que 'faire sens' dans une perspective qui n'est pas technicienne ? »

Les propos de Gérard FOUREZ (2008, 59-61) me paraissent éclairants. L'auteur distingue deux types de société, l'une dite globalisante et l'autre marchande.

Dans la société **globalisante**, « chaque être est relié à tous les autres ('religion' vient du latin '*religare*' qui signifie 'relier') et c'est à travers un tissu de liens que l'on vit » (FOUREZ 2008, 60). L'auteur explique que chaque élément d'une telle société est en lien avec les autres et s'explique en référence aux autres : « Dans ce

sens, tout est religieux et tout se relie à la totalité. Dans un tel univers, tout participe à la globalité et devient 'sacré'. Rien n'est purement technique. Tout, de la chasse à l'amour en passant par la connaissance, la guerre ou les repas, participe au même 'sacré'. Chaque chose a son sens et, pourrait-on dire, son âme. Une bague de fiançailles n'est pas un anneau auquel on a rajouté une signification symbolique, c'est d'abord un symbole incarné par un anneau. Un arbre n'est pas seulement ce qui va être le matériel d'une planche, c'est ce qui nous réunit aux autres et à toute la nature. Ainsi, chaque chose et chaque être a sa place dans un monde établi d'avance. Tout a une âme et quand nous nous mettons en relation avec quelque chose, c'est finalement au divin et à la globalité que nous nous relierons. Le sujet et la personne humaine se coulent dans cette totalité ». (FOUREZ 2008, 60).

En ce sens, la passion de l'être humain pour sa propre histoire. Comme l'indique Yves COPPENS, « cette recherche répond chez lui à un besoin profond, besoin de connaître et besoin de se rassurer, besoin d'appuyer son existence sur un passé et besoin d'envisager, consciemment ou non, ce que pourrait être son avenir » (COPPENS 1977, 5). Dans la suite de son propos, l'auteur parle du rêve de tout chercheur en sciences humaines, celui d'avoir une vue globale de l'Homme.

En quelque sorte, il s'agirait pour l'être humain, d'être signifié au travers de l'appartenance expliquée au processus global de l'évolution.

Dans la société **marchande**, au contraire, tout est détaché. Il ne faut pas s'attacher pour faire du commerce. Il est question de matière, d'objet, de technique pure, d'objectivité, de désenchantement.

« Tout autre est la situation du marchand qui, allant de ville en ville, est fondamentalement déraciné. Il connaît les choses comme séparées de la totalité. Son monde ne lui dit pas grand-chose. Les 'objets' de son monde sont bien différents de ceux des gens du village. Ils sont ce qui reste après que l'on les ait dépouillés de tout ce qu'ils avaient d'humanité. C'est ce qu'on appelle *la matière* (ce qui reste après que l'on ait retiré des objets leur âme, ou encore ce qui reste après qu'on ait retiré le sens, comme les relations sexuelles telles qu'étudiées par la biologie). Pour vivre dans ce monde, la communauté marchande va se créer un langage qui considérera la réalité comme séparée de la totalité. Les choses du monde deviennent des 'objets' bien distincts du sujet qui les pense ou qui veut agir sur eux. La tech-

nique devient 'la technique pure'. La connaissance doit devenir objective. L'arbre est instrumentalisé en planches, en valeur pécuniaire, en efficacité, en solidité, en forces, poids et masse, etc., mais l'arbre global qui fait partie de toutes les vies des villageois n'existe plus. L'arbre est désenchanté au profit de l'efficacité. L'objectivation est une manière de voir extrêmement puissante mais elle perd toujours une partie de ce qu'on pourrait voir » (FOUREZ 2008, 60-61).

Le détachement dont il est ici question a permis le développement de la pensée scientifique. Cette manière de regarder le monde est très efficace et a permis la puissance de l'Occident telle que nous la connaissons aujourd'hui. En ce sens, l'utilisation des outils et méthodes scientifiques et technologiques (méthodes anatomiques, génétiques, histo-archéologiques, isotopiques) pour connaître par exemple le sexe, l'âge du décès, l'alimentation, l'origine ethnique d'un individu étudié en paléanthropologie.

De ce qui précède, mon souci de montrer que la paléanthropologie est une discipline scientifique qui **oscille du détachement (société marchande) à l'attachement (société globalisante)**. Je le fais à partir des travaux effectués pour étudier l'individu de Loschbour :

- La mission des experts scientifiques est bien de redonner vie à l'individu de Loschbour, le plus ancien squelette luxembourgeois découvert à ce jour : l'étude archéologique montre ses lieux de vie, les outils qu'il fabriquait, les animaux qu'il chassait ; elle permet la détermination de son sexe, son âge, son alimentation, son origine ethnique. Elle décrit la posture dans laquelle il a été retrouvé ainsi que sa sépulture et l'environnement de celle-ci. Voilà pour le côté détaché, purement technique. A partir de là, l'autre côté : un individu inhumé soigneusement, muni de deux côtelettes d'aurochs pour son grand voyage, symbole tellement terre à terre mais à ce point évocateur, devait être un personnage aimé, respecté, entouré d'attentions multiples pour son grand voyage dans l'au-delà. Que dire de la douleur de ceux qui l'ont confié à la terre, les membres de sa famille, ses congénères ? Par delà l'histoire, cet être ramené du passé nous renvoie à nos questionnements existentiels : la Vie, l'Amour, le Respect de l'Autre, la Mort, la Souffrance, le Deuil, l'au-delà.
- Après avoir rendu présent l'individu de Loschbour, en lui redonnant une vie par le travail scientifique,

les experts le situent sur la ligne du temps en comparant les découvertes qui le concernent à celles d'autres individus déjà situés. Il s'agit de ne pas s'égarer dans le buisson de l'évolution humaine, en proposant des modèles adaptés qui rendent compte des données accumulées. Ainsi, les experts diront que déjà l'Homme de Neandertal déposait ses défunts dans des sépultures dont les premières datent de 95 000 ans. Que contrairement à ceux qui le présentent encore souvent comme une brute simiesque débile, l'Homme de Neandertal fabriquait des outils délicats et hautement fonctionnels. Qu'il devait être un très bel homme, robuste et habile. Qu'il est notre cousin, issu de grands pères *Homo heidelbergensis* communs. Qu'il s'est éteint en Europe, laissant la place à l'*Homo sapiens sapiens*. Les experts scientifiques ne manqueront pas d'établir des comparaisons avec l'individu de Loschbour et les derniers chasseurs mésolithiques qui ont laissé la place aux agriculteurs néolithiques venus du Moyen Orient par le Danube et la Méditerranée. Les experts scientifiques laisseront la place aux chercheurs d'âme qui s'interrogeront sur l'éternel recommencement des migrations, des invasions, des progrès de la technologie, permettant de nouvelles adaptations, pour se demander si nos ancêtres ont vécu des acculturations douces ou des xénophobies et génocides violents, pour tenter de comprendre le processus de standardisation des techniques et des comportements et ses effets, pour formuler des hypothèses sur les moyens de transmission de l'information.

« Pourquoi cette quête de l'Homme, la nôtre aujourd'hui, pour ses origines ? »

Une première réponse spontanée paraît évidente : il s'agit de savoir d'où nous venons pour comprendre qui nous sommes : « A toutes ces interrogations une seule réponse : la formidable quête des origines, et cet espoir toujours réitéré de pouvoir enfin savoir d'où nous venons pour comprendre qui nous sommes » (LEMIRE & PICQ 2008, 8).

Cette réponse qui concerne l'être humain dans sa quête de sens suscite chez moi deux autres questions, dont les réponses sont plus complexes : quel est le lien entre **origine et identité** de l'homme et quel est le retentissement de la recherche de l'origine de l'homme sur la **construction de l'identité personnelle**?

Origine et identité

Il y a autour de cette articulation, évolution pour ne pas dire révolution dans les théories de l'évolution. Le choc est brutal, car il s'agit de descendre de l'échelle des espèces et d'abandonner l'idée d'un chaînon manquant entre l'animal et l'homme, pour admettre que les grands singes africains sont nos frères d'évolution, que nous partageons donc avec eux un ancêtre commun. Ne plus placer l'homme au sommet de l'échelle des espèces, précédé par les singes, sans transformation d'une espèce à l'autre, constitue une blessure infligée à l'amour propre de l'humanité.

Les découvertes récentes en paléontologie bousculent les représentations et interprétations précédentes : « Toumaï, tel est le nom de ce fossile sorti du désert de Djourab, au nord du Tchad, et âgé de sept millions d'années. Ce magnifique crâne, présenté en juillet 2002, arrive avec la prétention d'être notre plus ancien ancêtre connu et vient bousculer tout ce que l'on croyait savoir sur notre évolution. Avec lui, c'est à nouveau la question de nos origines qui jaillit des terres d'Afrique » (LEMIRE & PICQ 2008, 7). Comme le disent les auteurs, ce *Sahelanthropus tchadensis*, nom savant de Toumaï, nous incite à repenser notre place sur la Terre comme dans l'Univers.

Evolution et révolution, parce que pareilles perspectives vont à l'encontre des conceptions qui justifient et expliquent la naissance de l'homme et sa place privilégiée dans l'univers. « Accepter les origines animales de l'homme reste encore difficile dans la majorité des cultures humaines. La plupart des cultures humaines détiennent un récit – oral ou écrit – qui justifie et explique la naissance de l'homme et sa place dans l'univers. Très peu d'entre elles admettent un monde vivant qui change et se transforme, un monde en perpétuelle évolution dont l'homme est une des nombreuses créatures » (LEMIRE & PICQ 2008, 8-9). La difficulté provient du fait que la question scientifique « D'où vient l'homme ? » est aussi une interrogation métaphysique et religieuse. Croyances, superstitions, traditions, amènent des prises de position et façonnent des représentations qui sont aujourd'hui remises en question au gré des découvertes actuelles. « Nous avons toujours regardé notre évolution du côté de l'homme, sans nous préoccuper de ceux qui sont issus du même dernier ancêtre commun. Or, depuis que l'on cherche des fossiles ancêtres de l'homme en Afrique, on a identifié pas moins de dix-sept espèces réparties désormais

dans un fabuleux arbre de famille à l'allure de buisson... Désormais, force est de constater que notre lignée comme celle des grands singes africains plongent leurs racines au sein d'autres lignées dont les rameaux s'étendent sur toute l'Afrique. Il faudra certes d'autres découvertes pour mieux cerner nos origines, mais on s'en approche déjà » (LEMIRE & PICQ 2008, 10). Les auteurs parlent d'une révolution de la pensée de l'homme sur l'homme, qui est la seule vraiment universelle puisqu'elle appréhende les origines communes de tous les hommes d'hier et d'aujourd'hui : la difficulté est de « réduire » l'homme à un moment parmi d'autres de l'évolution. Beaucoup, au contraire, acceptent l'évolution à condition que son but ultime soit l'homme. La question d'un but de l'évolution est donc posée. Pascal PICQ et Laurent LEMIRE semblent catégoriques dans leur réponse : « Or, rien ne nous dit que l'évolution a un but, tout nous montrerait plutôt le contraire » (LEMIRE & PICQ 2008, 11-12). De mon point de vue non technicien, je déplacerais la question pour concilier les points de vue : peu importe que l'homme soit un aboutissement parmi d'autres ; qu'il soit dans un buisson pour autant que ce dernier soit ardent de sa conscience. Tant pis pour les idées reçues qui, comme le disent les auteurs cités, ont souvent la vie dure. TEILHARD DE CHARDIN peut sans doute rester paisible et ne pas se retourner dans sa tombe, la noosphère a de l'avenir. Le Père BONÉ, qui a connu personnellement Pierre TEILHARD DE CHARDIN, évoque son caractère visionnaire et son regard perçant. « ... Teilhard scrute l'horizon de l'humanité en marche, et à sa manière de scientifique, prêtre-chercheur, avec discrète obstination, il contribue au rajeunissement et aux réajustements nécessaires. Il reconnaît les 'écorces fanées', les 'écailles qui doivent bientôt tomber', les 'ocillères', les 'diaphragmes' et les 'inerties'... Certaines formules sont dures parfois et peuvent paraître suspectes : elles ouvrent un sillon, et trente ans plus tard, nous les découvrons lucides et justes... » (BONÉ 2000, 49).

Je pointe ici un nœud épistémologique important auquel il convient de s'arrêter, et qui croise plusieurs fils d'interprétation du sens profond du processus d'homini- sation. « D'où venons-nous ? Origines humaines... ?... Où allons-nous ? Quel est le sens et l'avenir de l'aventure humaine ?... Scientifiques et philosophes continuent à s'interroger : MONOD argumente en termes de *hasard et nécessité* tandis qu'Ilya PRIGOGINE nous introduit à une *nouvelle alliance*. ELREDGE et GOULD remettent en chantier l'hypothèse transformiste, au moment où Michael DENTON publie à son

propos un livre provoquant : *L'évolution, une théorie en crise*. Avec la compétence et l'autorité d'un prix Nobel, Christian DE DUVE ne nous offre-t-il pas, au fil de son *Essai sur la nature et l'origine de la vie* et, plus récemment, dans ses *Poussières de vie* une profonde méditation sur le sens de l'aventure qu'elle représente, avec l'homme comme structurellement inscrit dans cet élan vertigineux qui a démarré voici plusieurs milliards d'années. Et le biochimiste de reconnaître ingénument que sa réflexion, lorsqu'elle se veut globale le situe 'dans la catégorie des romantiques' » (BONÉ 2000, 45). Plus loin, l'auteur parle de « l'incontournable accouchement du sens » et formule deux questions : « L'aventure humaine a-t-elle un sens et un avenir ? » et « Homme qui es-tu ? » (BONÉ 2000, 45). Je tire deux fils du nœud épistémologique précité : celui de la rencontre entre scientifiques et philosophes à propos des théories de l'évolution ; et celui du changement de perspective en ce qui concerne la place de l'homme dans l'évolution. Nous sommes au cœur même du travail épistémologique, où nous devons construire des représentations basées sur des interprétations pour signifier et utiliser des faits observés ou vécus. Les savoirs et les croyances sont revisités au cours de ce travail pour les étoffer, les réduire ou les remplacer par d'autres plus adaptés.

Je parle bien de « Nœud épistémologique » pour montrer que plusieurs registres se rencontrent et que la signification du processus d'homini- sation se discute. J'apporte donc mon propre point de vue sur ces matières.

Je suis tenté d'étendre les mécanismes de l'homini- sation à tout ce qui existe : comme il semble que « nous sommes une espèce issue des contingences terrestres » (PICQ 2001, 584) et comme le concept philosophique d'homini- sation exprime l'idée « du passage de la matière inerte à la matière vivante, puis de celle-ci à la matière consciente » (PICQ 2001, 585-586), les processus multiples de l'évolution n'auraient-ils pas pour fonction, je n'utilise même pas le mot but, de permettre l'avènement de la conscience, capable de signifier, quel qu'en soit le support. Je rejoins le Père BONÉ quand il se dit tenté de souscrire à la formule de TEILHARD : « La matière est lestée de vie, la vie monte vers la conscience et l'esprit » (BONÉ 2000, 46) ou quand il parle de projet, de direction, d'orientation : « Intentionnée ou non, du moins faut-il reconnaître une direction, un 'sens', une orientation à cette aventure » (BONÉ 2000, 46). Je remarque que le Père BONÉ ne se prononce pas sur l'intention de l'aventure. J'ai repéré dans les publications récentes, que si l'homme est une

occurrence parmi d'autres, Dieu ne serait plus concerné par l'évolution menant vers l'homme en tant qu'être unique, voulu par Lui. Je considère dans cette ligne que Dieu, s'Il existe, peut s'accommoder des théories récentes de l'évolution si j'En ai la représentation et la conviction d'un Être doué d'une conscience universelle, capable de signifier en profondeur, selon toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Ainsi Dieu aurait voulu et enclenché un processus permettant l'avènement d'une conscience autre que la sienne. J'y reviendrai plus loin.

Nous sommes ici à la rencontre de deux disciplines différentes. J'apprécie la délicatesse avec laquelle le Père BONÉ évoque cette rencontre, reconnaissant que l'une ne peut prendre la place de l'autre, mais que l'une et l'autre peuvent se compléter : « ... je n'échappe pas à l' 'impression' (je souligne le mot : impression) qu'un autre projet plus vaste s'inscrit là aussi analogiquement, en filigrane dans l'immense épopée de la matière et de la vie. Et je ne rougis pas de me laisser séduire par cette 'impression'. D'abord parce que de tout temps, elle s'est imposée d'une manière ou l'autre à la majorité de ceux qui m'ont précédé sur cette Terre et y ont accepté de rencontrer au-delà de l'évidence d'une 'direction', la direction du 'sens'. Les scientifiques les plus rigoureux eux-mêmes ne peuvent faire totalement l'économie d'un vocabulaire d' 'orientation', de 'lestage', de 'téléonomie', pour rendre compte de leur observation du devenir de l'Univers. Ils ont sans doute quelque pudeur à utiliser le mot de 'finalité' : comme à l'endroit d'une maîtresse a-t-on joliment dit, dont il est bienséant et judicieux aussi bien de taire le nom, mais dont on ne pourrait totalement se passer » (BONÉ 2000, 48). L'auteur poursuit en indiquant que la déontologie interdit au scientifique de recourir au vocabulaire de la cause finale ; il indique que la méthodologie scientifique impose de faire abstraction de pareille perspective. Cela fait la force de la science. Mais l'auteur signale que la réduction méthodologique dont il s'agit reste un artifice de la recherche et qu'il s'agit de ne pas appauvrir ou fausser le sens et la nature de l'objet sous enquête. « ... dès lors que l'*intention d'abstraction* se transforme en *prétention de négation*, c'est-à-dire que l'artifice réducteur n'atteint plus seulement la méthode d'investigation, mais le contenu même de l'objet sous enquête, on en appauvrit et fausse le sens et la nature. Le prisme qui décompose la lumière et en dévie certaines longueurs d'onde s'avère un instrument précieux d'analyse et de recherche. La lumière qu'il transmet pourtant demeure amputée de la richesse et du chatolement des harmoniques qui restituent l'objective vérité des choses » (BONÉ 2000, 48).

Il y aurait matière pour le scientifique à relire TEILHARD DE CHARDIN et à reconstruire l'hominisation teilhardienne à la lumière des connaissances récentes en paléontologie. Entreprise non réussie d'avance, tant les représentations et les *a priori* sont bien ancrés et utilisés pour forcer le fait de l'évolution dans un sens plutôt que dans l'autre. Pascal PICQ l'a bien compris, comme il en témoigne au travers de ses publications. Sans doute suffit-il de s'intéresser au 'comment' et non au 'd'où' se fait l'évolution (LEMIRE & PICQ 2002, 23). L'évolution serait une chose et celui qui l'aurait décidée et enclenchée autre chose. De quoi respecter les conceptions et convictions de chacune et chacun. Et de quoi dégager le fait de l'évolution de représentations qui faussent sa connaissance. L'occasion de permettre des rencontres entre science et philosophie, entre science et théologie. Et d'aller jusqu'au seuil de ce que Christian DE DUVE appelle l'Ultime Réalité (DE DUVE 2002). J'y reviendrai plus loin.

Après avoir évoqué le lien étudié par ailleurs par la paléontologie moderne, entre origine et identité de l'homme, et avoir repris que l'homme est une occurrence parmi d'autres possibles dans l'évolution, j'aborde dans ce qui suit, le retentissement de l'origine de l'homme sur la construction de son identité personnelle.

Origine et construction de l'identité personnelle

Dans ce qui précède, j'ai indiqué combien j'apprécie la démarche des paléontologues modernes de démaquiller les pratiques scientifiques relatives à l'étude de l'évolution. J'ai lu avec beaucoup d'attention les propos de Pascal PICQ qui éclairent avec pertinence et efficacité la véritable révolution épistémologique à opérer. Dans le chef de l'être humain tout d'abord, qui a besoin de se rassurer en faisant sens : ainsi les différents mythes expliquant comment « l'univers a été conçu par un dieu pour aboutir à l'homme au service de ce dieu » (LEMIRE & PICQ 2002, 18) ; ainsi aussi cette angoisse de la mort, « ce qui impose de savoir d'où nous venons et surtout ce que nous deviendrons après la mort » (LEMIRE & PICQ 2002, 18). Mais ensuite, également dans le chef des scientifiques eux-mêmes : « ... on ne fait de la science qu'avec conscience, c'est-à-dire avec des convictions morales, religieuses ou idéologiques, même si l'on s'en défend. Dans le seul registre de l'évolution, les exemples ne manquent pas. C'est le cas de l'Eve mitochondriale ou de l'Adam chromosomique pour les origines des hommes modernes, ou encore des gènes miracles et toujours inconnus, susceptibles de

transformer le vilain grand singe en bel homme bien redressé sur ses jambes » (LEMIRE & PICQ 2002, 20).

Il s'agit de casser les représentations antérieures et de les remplacer par celles qui collent davantage à la réalité de l'évolution qui se complète au gré des découvertes récentes et à venir. Quitter l'image d'une évolution fléchée du simple au complexe que serait l'homme et adopter celle d'un jaillissement tel un feu d'artifices. L'homme est une réalité belle, noble, mais qui aurait pu être autre, et qui n'est pas la seule à considérer dans le buisson de l'évolution. L'homme est ainsi invité à quitter un trône pour rejoindre une identité profonde. Le Docteur ROZOY étudie très bien le processus de distanciation avec la nature au travers de la domestication du feu, des techniques de taille de pierre, de l'art du vêtement et de celui de l'habitat, de celui de leur production en série, ce qui suppose le langage. « Il faudra attendre le Mésolithique (que des distraits ont pris pour une dégénérescence), pour voir le rationnel prendre le pas sur l'affectif et les Hommes devenir « maîtres et possesseurs de la Nature », y compris des éléments vivants, et enfin conscients des mécanismes de la génération. (ROZOY 2000, 26). Le Docteur ROZOY cible dans son article (ROZOY 2000), douze pas-repères importants du singe à l'homme. Il cible l'évolution biologique et culturelle due à la libération des mains, ainsi que des capacités de corrélations et d'inventions du cerveau sous la pression permanente du milieu naturel et social. Le Docteur ROZOY s'attache à préciser à chaque étape les avancées des capacités mentales et des bases neurologiques qui les ont permises. Ces avancées sont fondées sur la complexification des connexions intracérébrales interneuronales permettant la conscience étendue et le langage. De là, « une maîtrise des forces naturelles d'abord inertes (outils), puis mouvantes (feu), vivantes (chasse) et sociales (esclavage), dont l'homme devait parvenir à se dégager pour les percevoir objectivement, les dominer, les concevoir temporellement et abstraitement (ROZOY 2000, 15). Le Docteur ROZOY indique qu'écriture et calcul n'ont couronné que récemment cette évolution à la conquête de l'abstrait. Il évoque le gradualisme phylétique qui se poursuit encore par épigénèse. Le Père BONÉ montre dans l'article précité le lent développement du projet de l'homme. « Il est conscient, réfléchi, responsable, artisan. Depuis toujours, à sa manière, il est *'faber'*. Il construit, il modifie, il crée » (BONÉ 2000, 46). Plus loin : « Un primate en lequel l'inné se trouve progressivement relayé par l'acquis. Permettez-moi de vérifier cette spécificité en quatre domaines particuliers, mutuellement impliqués et imbriqués : la station droite, le cerveau, la main, le langage, dont les interactions et

feed-backs déterminent, en collaboration mutuelle, des réalisations saisissantes d'originalité. A leur propos, à chaque coup, le franchissement d'un seuil et l'expression d'une franche 'coupure anthropologique' » (BONÉ 2000, 50-51).

Le retentissement sur la construction de l'identité personnelle m'apparaît énorme : accepter le mystère de l'existence, en comprendre certains mécanismes, faire sens en construisant son projet et en vivant une éthique située, apte à promouvoir ce qui est humain, de manière responsable, juste, vraie, belle. Que l'homme soit homme et Dieu, s'Il existe, tout autant. Finies les projections et les contorsions. Ouverture, souplesse, ... en un mot, évolution. « En tirant l'homme vers plus que soi, les dieux qu'il imaginait ont tiré de l'homme bien plus que lui-même ; ils ont décuplé ses ressources, tant la force de ses mains que les idées de sa tête, et à ce primate, ils ont donné stature d'architecte, d'ingénieur et de philosophe. Ainsi est fait l'esprit : d'un grand mécontentement de soi allié à une grande espérance en un autre que soi ». (Françoise QUÉRÉ citée par BONÉ 2000, 53).

Comment comprendre la signification des côtelettes d'aurochs placées à côté de l'Homme de Loschbour ?

Sans m'éloigner du fait brut de la présence de deux côtelettes d'aurochs au côté du corps mort bien inhumé de l'Homme de Loschbour, je peux imaginer que cet homme et ses contemporains considéraient la mort comme un passage vers autre chose, qui nécessitait de la nourriture et une belle attitude, pour ne pas dire par déduction un beau toilettage. Il y avait, semble-t-il, perception d'un au-delà et croyance que la vie continuait après la mort. Dommage que l'Homme de Loschbour ne puisse plus nous éclairer sur le sujet.

Ainsi, la pratique de la paléanthropologie nous amène aux confins de la perception et de l'observation directes pour ouvrir sur les questions **métaphysiques**.

La question métaphysique

La pratique funéraire par laquelle l'Homme de Loschbour a été inhumé amène à considérer le surissement de la question du sens dans l'évolution.

Au travers de ses publications – je fais surtout référence ici à un de ses ouvrages récents (OTTE 2007, voir aussi OTTE 2001) – Marcel OTTE montre très bien

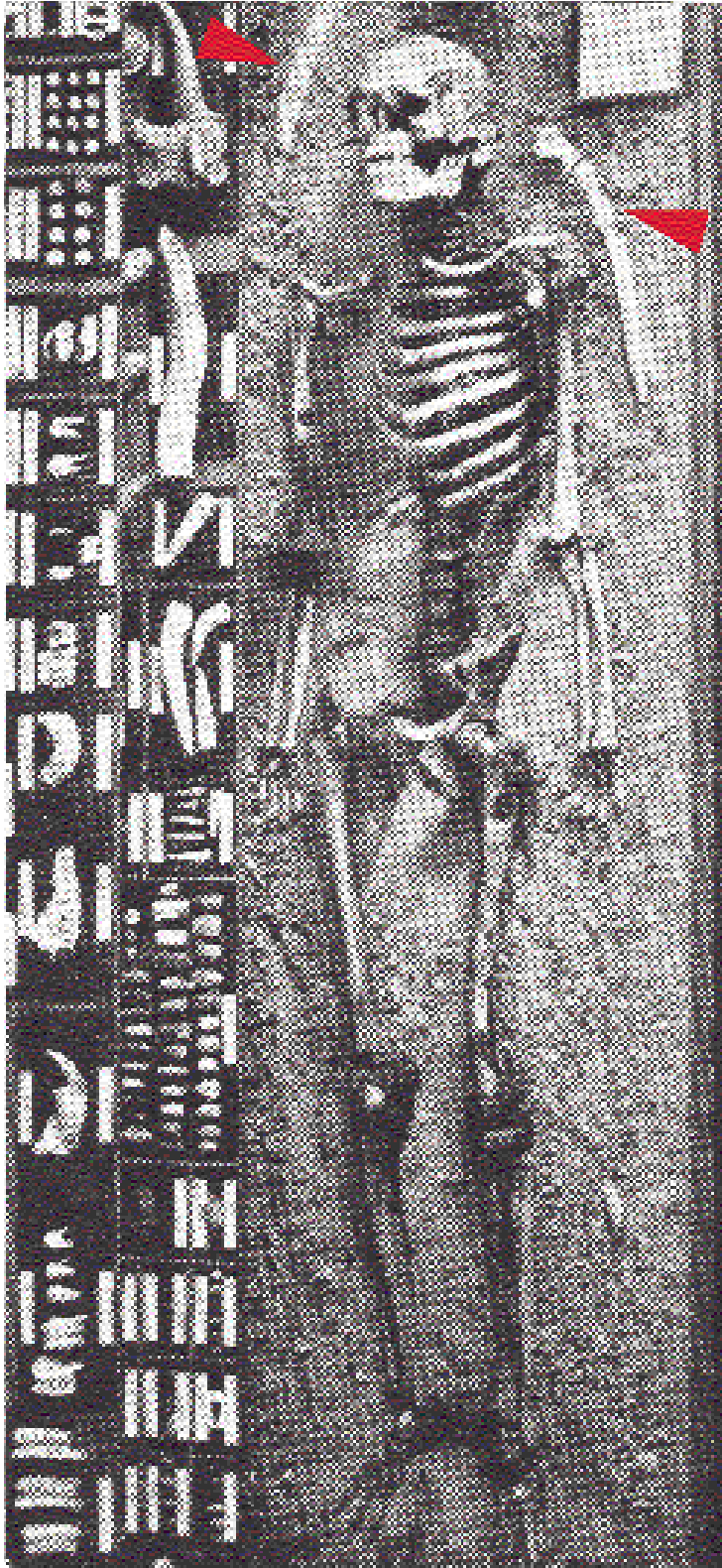


Fig. 1. L'Homme de Loschbour.

Figure extraite de Victor FERRANT, *Trouvailles préhistoriques dans le Grand-Duché de Luxembourg* (1932-1937).

In: Société des Amis des Musées dans le Grand-Duché de Luxembourg, *Annuaire 1937*, 180-186.

Les flèches marquent les deux côtes d'aurochs trouvées ensemble avec le squelette.

Photo: Alfred KUNTGEN.

l'aventure de la pensée humaine qui s'étale sur des millions d'années : l'homme tente progressivement d'émerger de la nature par la maîtrise des forces naturelles. Cette distanciation amène une conscience de soi et le développement d'une pensée qui va jusqu'à la représentation de dieux inaccessibles, faits à l'image de l'homme, dotés de volonté et traversés de caprices.

L'auteur étudie diverses productions de peintures, gravures, décorations, sculptures. Il repère qu'au Paléolithique, l'animal est d'abord le seul motif représenté, d'abord de façon abstraite, puis de façon réaliste. L'hypothèse est que l'animal est d'abord vénéré ou craint par l'homme qui se tient en retrait, observateur d'une nature toute puissante dans laquelle il puise sa survie. L'auteur constate, au travers de ses observations, que l'homme devient progressivement un motif représenté : ou bien comme chamane à la croisée de sa destinée et des forces naturelles : notons que le chamanisme est étudié par des préhistoriens et sociologues de renom qui s'opposent à la théorie absolutiste voyant dans la transe l'origine de toute invention humaine ; nous n'en faisons ici qu'un bref écho, un développement plus systématique dépasserait le cadre de ce travail (voir LORBLANCHET *et al.*, 2006) ; ou bien comme acteur impliqué dans diverses scènes de chasse, de lutte, de mise à mort. L'homme n'est plus simple observateur voire victime, mais il est acteur et héros avec ses flèches et ses arcs, instruments de son pouvoir sur la nature. Parallèlement, les figurations féminines se développent, avec leurs formes généreuses, signes d'abondance et de fécondité. Selon l'auteur, ces figurations sont autant de symboles qui signifient la place, peut-être l'identité des uns et des autres : l'animal est identifié à ses cornes, ou à un élément de son profil (échine de mammoth ou de bison), la femme à sa vulve, l'homme à son phallus et à ses flèches. Au Mésolithique, l'animal est considéré comme une simple ressource alimentaire, ou une force à dompter. Il a perdu son caractère mythique. L'homme ne l'utilise plus comme intermédiaire entre lui et les divinités. A partir de ce moment, l'abondance de représentations humaines, de visages, de regards.

Au travers de l'évolution des pratiques funéraires, l'auteur retrace le même chemin de la pensée, allant de l'homme comme élément dominé par la nature à l'homme maître de la nature, capable de se signifier et de se représenter des divinités : au départ, le corps mort est abandonné au sol ou jeté au charnier, mêlé indistinctement à la nature ; puis il est entouré de soins, isolé des forces de la nature, n'étant plus considéré comme simple objet en décomposition. Il est lavé, vénéré, préservé en sépultures simples puis complexes,

cerclé de cornes de bouquetins, orné d'ocre, symbole de sang et de vie, de fleurs et de parures. Ou bien le corps est mis en forme, ainsi en témoigne des traces de manipulations d'os ; ou bien il est incinéré, l'inhumation dans les premiers cimetières au Mésolithique côtoyant l'incinération. Il est aussi honoré, comme en témoigne la présence de coquillages ou autres objets votifs retrouvés dans certaines sépultures.

Marcel OTTE voit dans ces faits l'origine et la source de monothéismes anthropomorphiques. L'homme prend conscience de son individualité et s'interroge sur la vie et la mort au travers d'une « première religion » d'abord naturelle et cosmique : « L'animal n'incarne plus les forces sauvages auxquelles l'homme se sentait soumis, mais celui-ci propulse l'expérience de sa propre réalité au statut mythique » (OTTE 2007, 173). L'auteur voit dans les visages aux grands yeux tendus vers l'Orient, qui apparaissent au Mésolithique l'intention du contrôle par l'homme de sa propre destinée. Il ajoute que « la source de nos monothéismes anthropomorphiques y coule déjà » (OTTE 2007, 171).

Albert JACQUARD parle de l'homme en vénération qui se projette dans un héros abstrait (la ou les divinité(s)), et insuffle vie au néant effrayant de la mort (perspective de la survie de l'âme) (JACQUARD 1984, 176). Ces propos suggèrent un scénario possible pour le développement des religions.

Michel ONFRAY observe que l'apparition du monothéisme semble signifier la coupure de l'homme et de la nature, avec un corps écartelé entre âme et chair (ONFRAY 2008, 141) et une sexualité réprimée par la religion considérée comme « névrose obsessionnelle universelle » (ONFRAY 2008, 10). La religion du Paléolithique devait sans doute se rapprocher davantage d'une religion naturelle, telle que l'antique religion shivaïte étudiée par Michel ONFRAY qui valorise « la nature partenaire, complice, dans laquelle l'homme n'est pas une créature à part, mais un fragment obéissant aux mêmes règles, aux mêmes lois, que tout ce qui vit sur la planète... Pour ces religions généalogiques, ce qui meut le cosmos anime pareillement la pierre, la plante, l'animal et l'homme qui définissent des variations de degré d'une même force et non des différences de nature » (ONFRAY 2008, 136). Pour l'auteur, « le monothéisme creuse les abîmes entre l'homme et la nature, sa religion se veut du Livre, quand celle des premiers est de la Nature. Le shivaïsme triomphe en religion des champs, des forêts, des bois et des lacs, des étangs, des eaux, des fleuves et des rivières, de la foudre et des feux, des campagnes – comme l'atteste l'éty-

mologie de *paganisme* : il incarne la religion des paysans, des agriculteurs, des gens de la terre et des moissons. Le monothéisme est une religion des villes, des cités, des constructions solides, des prêtres, du Livre. La première aime les corps, et leur demande l'accès au sacré ; la seconde les déteste et professe qu'ils entravent l'union avec Dieu » (ONFRAY 2008, 136-137). Dans ce type de religion naturelle, il s'agit de prendre place dans le Tout, qui est l'Un d'un réel homogène. Le corps est valorisé et permet l'accès au sacré. « La sexualité n'est pas une affaire d'hommes incapables d'être des dieux, mais une affaire d'hommes qui se font dieux par leur libido et l'exercice spirituel ritualisé de leur énergie sexuelle » (ONFRAY 2008, 137). L'auteur est très clair quand il parle de « religion de la nature et de la vie contre religion du Livre et de la mort » (ONFRAY 2008, 139).

Ces considérations nous baignent dans la question métaphysique et dans nos réponses marquées par nos représentations et nos convictions. Il me paraît pertinent de dire mon propre point de vue sur ces questions par clarté vis-à-vis du lecteur et de manière d'autant plus légitime dans le contexte de ce travail que pour appréhender le vécu subjectif d'un être du passé, je ne peux qu'utiliser ma propre subjectivité.

La question métaphysique par excellence, formulée par LEIBNIZ et réactivée par HEIDEGGER est : « Pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que rien ? ». Certains considèrent cette question comme ridicule ou sans intérêt, d'autres pensent au contraire qu'elle est pertinente. Les réponses à cette question sont multiples. Elles sont autant d'hypothèses en termes de conception et de conviction véhiculant des interprétations et des représentations du sens de ce qui existe : d'où cela vient, où cela va et comment ? Ces réponses se sont formulées au cours du temps sous forme d'idéologies, de sagesses, de philosophies, de religions.

Ma réponse à la question métaphysique va jusqu'à la conviction de l'existence de Dieu. Je livre ici mon point de vue en distinguant bien les propositions d'une institution religieuse et l'interrogation d'une personne humaine cherchant à signifier son existence. Dans ce qui précède, j'ai déjà évoqué Dieu. Ma représentation de Dieu, formulée ci-dessous systématiquement, est construite à partir de mon expérience humaine (Je rappelle, comme énoncé ci-dessus, que je me base sur mes propres représentations et convictions).

- Dieu, s'Il existe, n'a rien à voir avec les constructions d'un homme façonnant un Dieu à son image, au gré de ses besoins, au rythme de ses peurs. Donc,

pour moi, si Dieu existe, Il est tout Autre, en tout cas indépendant de l'homme.

- Dieu, s'Il existe, et s'Il est créateur, est à l'origine de tout ce qui existe : Il en a eu l'intention et la décision. L'altérité – au sens de ce qui n'est pas Dieu, de ce qu'Il a créé – une fois mise en route, est autre par définition et possède donc ses lois propres de fonctionnement. Je ne vois donc pas Dieu au cœur des lois de l'univers, de la vie et de l'humanisation. Même si on peut y repérer des traces. Cela n'empêche pas une relation possible, constructive et créatrice : toute relation suppose la différence, l'écart l'un de l'autre. Ainsi, libre à Lui, si j'ose dire, d'entrer en relation avec toute forme d'être, et par le moyen le plus approprié. Et libre à toute forme d'être, toujours si j'ose dire, de répondre à cette « entrée en matière ». Et là s'arrête ma représentation. La suite est de l'ordre de la conviction, de l'intime, du gratuit.

Je me représente ce qui vient d'être énoncé à partir de mon expérience humaine. Ainsi, deux êtres humains peuvent souhaiter et décider concevoir un enfant, qui est une nouvelle forme de vie, différente d'eux. Une fois le processus mis en route, l'œuf fécondé se développe, le temps de la gestation, jusqu'à la formation et la naissance d'un être humain nouveau. Les parents « créateurs » ne sont pas à l'intérieur des cellules vivantes pour orienter leur multiplication, jusqu'à la fin du « processus » enclenché : le fonctionnement du processus mis en route est autonome par rapport à celui des parents, même s'il en dépend. L'être nouveau est lui-même autonome et autre : il est porteur d'un ADN, d'une personnalité, d'un tempérament propres, même si on y retrouve des traces des géniteurs. A partir de là, des relations nouvelles entre êtres en processus d'autonomisation, différents et libres, peuvent se nouer. Cela entre aussi dans la sphère de l'intime et du gratuit.

Ces propos me situent clairement dans les débats actuels liés à la résurgence du créationnisme. Ils mériteraient assurément d'être développés systématiquement. Mais cela dépasse le cadre de ce travail.

La question de l'au-delà chez l'Homme de Loschbour

Les côtelettes d'aurochs nous donnent de formuler cette hypothèse d'une croyance de l'Homme de Loschbour en un au-delà de lui-même, d'une surnature à côté d'une nature.

L'observation des rites funéraires du Mésolithique légitime le questionnement sur ces réalités de l'au-delà. Il y aurait matière à étudier comment l'Homme de Loschbour a réagi à ces questions, en repérant les traces de pratiques dans le Mésolithique faisant ou laissant penser à des religions. A ce propos, André LEROI-GOURHAN (1964, 145-156) explique que rares sont les documents indiscutables : les pratiques des Néanderthaliens qui gardent de l'ocre dans leur habitat et inhument leurs morts dans des fosses, les ceclant ou les couvrant de parures ou de cornes, laissant supposer un champ émotionnel et la conception d'un surnaturel, préalable à ce que l'on pourrait nommer « religion ». Des Néanderthaliens du Moustérien aux Cromagnons de l'Aurignacien, le pas du symbolisme graphique est franchi. Mais rien ne démontre de magie, de totem, ou de rituel, car les traces des actes et gestes ne se fossilisent pas : et interpréter les magnifiques œuvres pariétales comme liées à une spiritualité est sans doute logique mais non objectivé. Tout ce que l'on peut dire est que les représentations couvrent un système extrêmement complexe et riche (couple bison-cheval, lien entre les symboles sexuels masculin-féminin et les symboles de chasse sagaie-blessure, figures d'hommes composites, animaux sans tête, par exemple) dont l'interprétation est toujours mystérieuse.

Albert JACQUARD, dans un livre déjà ancien (JACQUARD 1984) formule des propos éclairants sur les sujets évoqués ci-dessus :

L'au-delà des mots

Je peux parler avec des mots de la relation qui m'engage de moi à moi, de celle qui m'engage de moi à l'autre. Avec des mots compris de tous car ils disent la réalité qui passe par les cinq sens dans l'espace et dans le temps.

Après et au-delà, il y a une rupture pour passer de la réalité d'ici à celle de là-bas, de la Nature à la Surnature. Face à cette rupture, les mots arrivent vite à leur bout de souffle, à leur terme. Ils suggèrent plus qu'ils ne disent. Ils traduisent une intuition plus qu'ils ne cernent un contenu maîtrisable.

« Il ne s'agit plus de ce que l'on croit connaître, de ce que l'on croit avoir compris. Il s'agit de ce que l'on s' imagine croire, de ce que l'on voudrait tant croire. Ce ne sont peut-être que les franges de la pensée, franges informelles, imprécises, inconsistantes : impasses pro-

visoires, sans devenir, du grand fleuve de la conscience, ou tout au contraire, sans que l'on ose se l'avouer, origine du mouvement intérieur qu'est cette conscience, source dont tout dépend. Comment en décider ? Malgré la quasi certitude de trahir, il faut faire face à la nécessité de dire » (JACQUARD 1984, 172).

La question du sens

Dans un texte fort, Albert JACQUARD pose la question du sens même de l'existence de l'homme : « Ces êtres tous admirables sont tous éphémères ; il leur manque l'essentiel, l'éternité. Toutes ces réussites n'aboutissent qu'à la disparition finale, à la victoire du néant. Alors à quoi bon ? Cet aboutissement, un homme, un être capable de s'approprier l'univers et soi-même, ce chef d'œuvre inouï, n'est que provisoire » (JACQUARD 1984, 173). Face à ce constat tragique, devant cette solitude de l'homme confronté à son destin, Albert JACQUARD évoque les différentes balises placées par l'homme sur les chemins de la signification : les avancées de la pensée individuelle posée comme point de départ pour les descendants, l'aventure collective de la connaissance, l'individu n'étant qu'une pierre, l'humanité la cathédrale. L'auteur indique que l'édifice collectif est lui-même éphémère : un accident provoqué, on peut penser au risque nucléaire, un virus résistant, un changement climatique, toutes agressions qui pourraient provoquer la disparition de l'humanité de la planète et quand bien même parade serait trouvée, dans quelques milliards d'années, le soleil s'éteindra, transformant la terre en un astre mort, sans vie. « L'absurdité collective n'est pas moindre que l'absurdité individuelle. Comment y échapper ? À cette question, toutes les religions répondent, chacune à sa façon : elles sont là pour ça. La science s'interdit de la poser, elle n'est pas là pour ça. Mais pour chaque homme, c'est 'la' question ». (JACQUARD 1984, 174, voir aussi BONÉ 2000, 48). Cette question accompagne toute l'histoire de l'humanité. Non pas de tous les hommes. Mais ceux qui se la posent n'en ont pas fini de découdre avec elle. L'auteur parle d'un foyer intérieur qui refuse la précarité, dont la présence est l'illumination de sa vie. Il s'interroge sur son origine. Il évoque une citation qu'il commente très finement : « L'esprit est un palais fermé de miroirs, fécondé par une lampe solitaire qu'ils enfantent à l'infini » (JACQUARD 1984, 175). « Que les atomes dont je suis fait soient capables de constituer les murs et les miroirs du palais, pourquoi pas ? Qu'ils sachent se renvoyer l'un à l'autre les rayons qu'ils ont reçus, en des parcours sans fin, créant, dans leur enchevêtrement, des zones d'illumination et des zones

d'ombre, pourquoi pas ? Mais d'où vient 'la lampe solitaire' qui les féconde ? » (JACQUARD 1984, 175). Couloir après couloir, lumière réfléchi et reflet de reflet. Mais qui n'existeraient pas sans la lampe solitaire jamais atteinte. Ainsi toutes les questions et toutes leurs réponses apparaissent dérisoires face à la question de l'origine, du point de départ. L'auteur se dit obsédé par la recherche de cette lampe. Il explore, il avance, il découvre. La démarche suscitée est plus importante que la lumière apportée par la lampe, au point que, peu importe que la lampe s'éteigne, pourvu que l'auteur poursuive son cheminement vers elle. « Pour ceux qui éprouvent le besoin de Dieu, ce besoin est une réalité. L'objet de ce besoin est-il réel ? La question est définitivement sans réponse humaine. La perfection existe-t-elle ? Il me suffit de constater que j'imagine une possible perfection » (JACQUARD 1984, 175).

Le mystère de l'existence

J'aime bien pousser le travail du paléontologue jusqu'à ces confins de la raison : tendre les fils du processus de l'homínisation, c'est parcourir le non-être de l'homme dans le temps et l'espace. Pister ses apparitions, et percevoir à terme sa mortalité pour passer à autre chose. De la sorte, le paléontologue participe à dégrossir le mystère de l'existence, qu'il découvre dans sa splendeur. En formulant certaines hypothèses, en dégageant l'une ou l'autre loi, en construisant quelques savoirs, le scientifique ne fait que rendre plus évident le mystère de l'existence. Le paléontologue n'échappe pas à la règle. Nous nous représentons l'univers, nous essayons de repérer une intelligibilité du monde, mais au rythme d'un interrogatoire sans fin, qui n'amènera pas toutes les réponses. Et savoir si les invariants de notre représentation de l'univers sont les invariants de l'univers lui-même pose aussi question. Comme le dit EINSTEIN, ce qui est incompréhensible, c'est que l'univers soit compréhensible. « ... cette intelligibilité du monde qui nous entoure (du moins en apparence et à notre échelle d'observation) est en elle-même un sujet d'étonnement, d'interrogation » (JACQUARD 1984, 178). Ainsi les questions de l'origine de l'Homme ; celles du surgissement du savoir et de la conscience, ici dans un endroit perdu de l'univers, et peut-être autre part sous d'autres formes.

Être ou non-être ?

« Capable de s'appropriier l'univers en le représentant en lui, l'homme sait (et de tous les êtres vivants il

est le seul à savoir) qu'il est mortel. Cette mort, présente à sa conscience à tous les instants de vie, sera sans fin. L'éternité de notre mort devient, justement parce qu'elle nous obsède, une des dimensions de notre vie. Comment ne pas être tenté, symétriquement, d'insérer un peu de notre vie dans cette éternité ? Comment admettre que le non-être d'après ma mort sera identique au non-être d'avant ma conception ? Toujours la pensée se heurte au même mur et cherche désespérément à le contourner » (JACQUARD 1984, 176).

L'auteur indique bien que l'homme est la conscience de l'univers. L'homme se représente l'univers, il prend du recul, il réfléchit, il s'interroge à propos de tout ce qui existe. Y compris la question de l'origine et du terme, du non-être ou de l'être primordial et final. L'auteur signale les limites de la pensée qui se heurte à un mur, à propos de ces sujets. Il est impossible pour un être humain de se représenter un Être tout Autre, ou un Non-Être total. Cela ne nous est pas accessible : on représente un trou par ce qu'il y a autour, le rien n'est accessible qu'en relatif.

L'auteur souhaite, espère peut-être, une valorisation de l'existence humaine. Face à cette éternité de notre mort, il suggère d'insérer un peu de notre vie dans cette éternité. Il s'interroge aussi sur le non-être d'avant sa conception et le non-être d'après sa mort : comment admettre qu'ils seraient identiques, comme si l'auteur revendiquait que l'un soit lesté de tout ce qui aurait été réalisé durant une existence humaine ?

Aller plus loin serait projeter. L'auteur parle de non-être avant et après son existence, d'autres parlent d'être.

Toutes les conceptions et toutes les convictions sont possibles. La grandeur de l'homme est cette capacité de poser des questions fondamentales. Son revers est de n'avoir aucune certitude quant aux réponses possibles.

Pour conclure, les côtelettes d'aurochs ne nous ont guère éloignés de nos actuelles préoccupations. Ainsi, ces autres humains qui nous précèdent, disparus en un sens pour toujours, vivent en nous à travers les témoignages qu'ils ont confiés à la terre. Aujourd'hui par nos découvertes, la terre nous les révèle, des milliers d'années plus tard, de manière à continuer la lignée, et à transmettre à ceux qui suivent une vie humaine toujours mieux éclairée.

L'Homme de Loschbour était sans doute bien loin de s'imaginer ce qu'on écrirait à son propos ou en pré-texte à son étude. Et pourquoi et comment quelques milliers d'années après sa mort il effectuerait un voyage insoupçonné à la rencontre des chercheurs pour qui il est devenu un sujet de préoccupation.

Pour ce qui me concerne, l'Homme de Loschbour aura été l'occasion de découvrir des domaines d'étude et de recherche fascinants et, en formulant quelques questions, d'avancer un peu plus sur les chemins de la quête du sens de l'existence.

J'aurai découvert ainsi le cousinage entre archéologie, paléontologie et philosophie, puisque toutes ces disciplines tentent de situer l'homme face au Mystère de l'existence.

L'approche technicienne par les archéologues et les paléontologues rendra plus lucide encore notre regard sur nous-mêmes à partir de l'étude de l'Homme de Loschbour.

Qu'il me soit permis au terme de ce travail, de redire toute ma reconnaissance à Dominique DELSATE et à Jean-Michel GUINET pour la confiance qu'ils m'ont réservée en me permettant la rédaction de ce propos. Qu'il me soit aussi permis d'adresser mes plus vifs remerciements à Frère GAËTANO et aux Frères de l'Abbaye d'Orval pour l'accueil dans leur bibliothèque qui recèle des trésors d'une actualité surprenante et dans lesquels j'ai pu puiser, dans un cadre propice à l'étude, matière aux réflexions que je viens de livrer.

Je termine par une surprise de taille : l'aveu très tardif de Dominique DELSATE – il voulait sans doute que je reste passionné jusqu'au bout – de la « consommation » des côtelettes d'aurochs de l'Homme de Loschbour par des scientifiques qui en avaient besoin pour la première datation au C¹⁴ de la sépulture de l'Homme de Loschbour. Extraordinaire voyage, n'est-il pas !

Dr. Phil. Roland Urbain
Haute Ecole Blaise Pascal
Catégorie Pédagogique
47 Rue du Sablon
B-6600 Bastogne
Belgique
e-mail : roland.urbain@hebp.be

Bibliographie

- BONÉ, E. 2000, L'aventure humaine a-t-elle un sens et un avenir ? Texte intégral de la conférence du 19/04/1996 à Luxembourg. *In* : MULLER-SCHNEIDER, L'aventure humaine – Une conférence du Professeur Edouard BONÉ à Luxembourg. Bull. Soc. Préhist. Luxembourgeoise 22, 2000, 43-53.
- COPPENS, Y. 1977, L'ascension de l'Homme. Solar.
- DE DUVE, C. 2002, A l'écoute du Vivant. Paris, Odile Jacob.
- FOUREZ, G. 2008, Des savoirs pour réfléchir. De l'école primaire à l'université. Charleroi, Editions Couleur Livres.
- JACQUARD, A. 1984, Inventer l'homme, Editions Complexe.
- LEMIRE, L. & PICQ, P. 2002, A la recherche de l'homme. Paris, Editions Nil.
- LEROI-GOURHAN, A. 1964, Les religions de la préhistoire. Paléolithique. Paris, PUF ; Quadrige Grands Textes 6^{ème} édition, 2008.
- LORBLANCHET, M., LE QUELLEC, J.-L., BAHN, P., FRANCFORT, H.-P. & DELLUC, B. et G. 2006, Chamanismes et arts préhistoriques. Vision critique. Editions Errance. Collection des Hespérides.
- ONFRAY, M. 2008, Le souci des plaisirs. Construction d'une érotique solaire. Paris, Flammarion.
- OTTE, M. 1993, Histoire des Religions. Paris, Masson.

- OTTE, M. 2001, Les origines de la pensée. Archéologie de la conscience. Liège, Mardaga.
- OTTE, M. 2007, Vers la préhistoire. Une initiation. Bruxelles, De Boeck.
- OTTE, M. L'étonnante diversité du temps. *In*: Les Carrefours d'idées. www.andreversailleediteur.com.
- PICQ, P. 2001 *in*: Aux Origines de l'humanité. Vol. 1: De l'apparition de la vie à l'homme moderne. Paris, Fayard.
- ROZOY, J.-G. 2000, Douze pas sur la route de l'abstraction. Bull. Soc. Préhist. Luxembourgeoise 22, 2000, 15-41.

